

Voir, juger, agir

Par : Laurent Lapierre

Lorsqu'on demande aux leaders où ils ont fait leurs classes, ils nous répondent souvent que c'est en dehors de l'école proprement dite, dans les activités parascolaires ou les activités extra-curriculaires. On pourrait en déduire que l'école est inhibitrice de la créativité et du leadership, mais cela fera l'objet d'un autre article.

Lorsqu'on lui demande où elle a fait ses apprentissages de la gestion et du leadership, la présidente de la Fédération des chambres de commerce du Québec, Françoise Bertrand, n'échappe pas à cette règle. Elle répond que ses activités au sein des mouvements de jeunesse ont été très formatrices. Les mots d'ordre étaient : voir, juger, agir. Il y a certainement là les éléments de base de ce qu'on appelle aujourd'hui la gestion stratégique. Sans avoir recours au vocabulaire militaire qui a été dominant en gestion au 20^e siècle, on y apprenait aux jeunes à se faire une idée de ce qu'ils voulaient faire, de se donner un plan et de passer à l'action.

Françoise Bertrand ne renie pas ses études en gestion, mais elle nous rappelle que la clairvoyance, le jugement et l'action sont le ferment de la direction des entreprises. Mais il y a un autre ingrédient plus fondamental.

Françoise Bertrand dit qu'elle était une élève dérangeante, « tannante » et un peu délinquante à l'école; ce qui ne l'empêchait pas d'être élue présidente de sa classe. Comme beaucoup de leaders, elle n'acceptait pas le statu quo (et elle ne l'accepte pas encore). Son comportement était à la limite de la délinquance, et même de la révolte. Mais il y a toujours eu ce réalisme qui l'a empêchée de franchir les limites qu'il ne fallait pas transgresser.

La ligne entre ce à quoi il faut s'opposer, et les chances qu'on y réussisse avec succès, et ce qu'il ne faut pas transgresser, est ténue. C'est une question de jugement, et certains leaders ont payé cher pour avoir osé défier l'ordre établi. Le Mahatma Gandhi et Nelson Mandela ont perdu leur liberté, comme certains dirigeants ont perdu leur emploi.

Françoise Bertrand est une femme de pouvoir. Elle est aussi une femme de communication. À l'école, elle a été responsable de la radio étudiante. Elle a fait des études en environnement et son mémoire de maîtrise portait sur la Télé-université (Teluq). Elle a été présidente de Radio-Québec (maintenant Télé-Québec) et présidente du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC).

C'est à l'UQÀM, comme doyenne adjointe, Gestion des ressources, qu'elle a découvert son potentiel de gestionnaire et de dirigeante et son goût du pouvoir. L'Université est d'ailleurs un lieu privilégié pour l'observation (et l'étude) des jeux de pouvoir. Françoise Bertrand a préféré ce type d'influence et d'action à celui de journaliste à Radio-Canada dont elle n'aimait la culture d'entreprise.

Elle ne s'intéresse pas au pouvoir pour le pouvoir, mais elle s'y intéresse pour avoir de l'influence pour faire bouger les choses. Elle se définit aussi comme une femme de communication. Elle sait l'importance de l'information et la communication dans l'univers libéral et démocratique qui est le nôtre. Au CRTC elle a piloté le dossier de l'Internet. Elle a compris très tôt l'importance que prendrait la toile pour enrichir, et parfois perturber, nos vies.

À la Fédération des chambres de commerce du Québec, son défi en est encore un de communication et de pouvoir. Il lui faut faire un lobby constant pour supporter le développement économique qui provoque souvent des réactions d'opposition injustifiées. Il lui faut faire contrepoids aux contestataires qui ont bonne presse, tout en étant aux aguets des préoccupations environnementales et sociales. La clairvoyance, le jugement et l'action encore, qui répondent aux mêmes mots d'ordre du mouvement de jeunesse qui a été le ferment de son leadership : voir, juger, agir.